

Pourquoi j'écris (1946)



Très tôt – dès, je crois, l'âge de cinq ou six ans – j'ai su que je serais un jour écrivain. Entre ma dix-septième et ma vingt-quatrième année, je me suis efforcé d'abandonner cette idée, tout en étant conscient que, ce faisant, je contrariais ma véritable nature et qu'il me faudrait tôt ou tard me mettre à écrire des livres.

J'étais le deuxième enfant d'une famille qui en comptait trois, mais il y avait un écart de cinq ans entre chacun de nous et, jusqu'à l'âge de huit ans, je n'ai fait qu'entrevoir mon père. Ceci explique, entre autres choses, que j'aie été plutôt solitaire et que j'aie acquis très tôt des manies déplaisantes qui me valurent l'antipathie de mes camarades de classe. Comme tous les enfants solitaires, j'avais pris l'habitude de m'inventer des histoires et de converser avec des personnages imaginaires ; et je crois que d'emblée mes ambitions littéraires furent liées au sentiment que j'avais d'être méjugé, mis à l'écart. J'étais conscient d'avoir un don pour le langage et une capacité à aborder de front les aspects désagréables de l'existence, et je me rendais compte que je me créais ainsi une sorte d'univers à part où je pouvais échapper aux déceptions quotidiennes de ma vie. Cela dit, la somme d'écrits sérieux – comprenez : se voulant sérieux – que j'ai produite pendant mon enfance et mon adolescence n'excède guère une demi-douzaine de pages. J'ai écrit mon premier poème à l'âge de cinq ans, ma mère le prenant sous ma dictée. Je ne m'en souviens plus du tout, sauf qu'il y était question d'un tigre et que ce tigre avait des « dents comme des chaises » - l'expression était jolie, mais je crois bien que mon poème était directement imité du « Tiger, Tiger » de Blake. À onze ans, alors qu'éclatait la Première Guerre mondiale, j'ai écrit un poème patriotique qui eut les honneurs de la publication dans la presse locale ainsi que, deux ans plus tard, un autre sur la mort de Kitchener. Par la suite, j'écrivis encore quelques poèmes bucoliques dans le style géorgien – mauvais et la plupart du temps inachevés. Je me suis aussi essayé, par deux fois me semble-t-il, à écrire une nouvelle qui se solda en définitive par un lamentable échec. Voilà toutes les œuvres « sérieuses » que j'ai couchées sur le papier au long de ces années.

Néanmoins, durant toute cette époque, j'eus bien une activité pouvant en un sens être qualifiée de « littérature ». il s'agissait tout d'abord de devoirs que j'effectuais rapidement, facilement et sans en tirer beaucoup de satisfaction personnelle. À côté de mon travail scolaire, j'écrivais des *vers d'occasion*¹,

¹ En français dans le texte (N.d.T.)

des poésies semi-comiques que je troussais à une vitesse qui me paraît aujourd'hui ahurissante – à quatorze ans, j'ai écrit, en une huitaine de jours, toute une pièce en vers imitée d'Aristophane. En outre, je participais à l'édition de divers journaux scolaires publiés tantôt sous forme imprimée, tantôt sous forme manuscrite. Ces journaux étaient, quand j'y repense, encore plus pitoyablement ridicules qu'on ne saurait l'imaginer et j'y apportais moins de soin que je ne le ferais aujourd'hui pour des travaux journalistiques de l'espèce la plus alimentaire. Mais, parallèlement à tout cela, pendant quinze ans et plus, je me suis livré à un exercice littéraire d'une tout autre nature : à savoir la fabrication d'un récit permanent de mes faits et gestes, d'un « roman » de moi-même, une espèce de journal intime n'ayant d'existence que dans mon esprit. C'est, je crois, une pratique assez courante chez les enfants et les adolescents. Tout petit, j'imaginais être, par exemple, Robin des Bois, et je me voyais au centre de palpitantes aventures. Mais bien vite, mon « roman » cessa d'être banalement narcissique pour se muer en une pure description de ce que je faisais et des choses que je voyais. Ainsi, voilà le genre de phrases qui me traversaient soudain la tête : « *Il poussa la porte et entra dans la pièce. Un rayon de soleil filtrait, jaune, à travers la mousseline des rideaux et venait effleurer la table où gisait, à côté de l'encrier, une boîte d'allumettes à demi ouverte. La main droite enfoncée dans la poche, il se dirigea vers la fenêtre. En bas, dans la rue, un chat écaille-de-tortue pourchassait une feuille morte...* », etc. Et je perpétuai cette habitude jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans environ, pendant toute la période où je ne m'étais pas encore consacré à la littérature. Bien que devant chercher – et cherchant de fait longuement – les mots justes, j'avais l'impression de fournir cet effort de description presque contre mon gré, comme mû par une force impérieuse s'exerçant de l'extérieur. Le « roman » devait sans doute chercher le style des auteurs que j'admirais tour à tour mais, pour autant que je me souviens, on y retrouvait toujours cette même qualité de description méticuleuse.

C'est dans ma seizième année que je découvris le plaisir que procurent les mots en tant que tels, par leurs sonorité et leurs combinaisons. Ces deux vers du *Paradis perdu*² :

*So bee with difficulty and labour hard
Moved on : with difficulty and labour bee,*

qui, aujourd'hui, ne me paraissent pas spécialement admirables, me faisaient alors courir des frissons dans le dos. Et la graphie « bee » au lieu de « he » ajoutait encore à mon extase. Quant au besoin de décrire les choses, j'en étais déjà totalement conscient. On voit donc clairement le type de livres que je voulais écrire, pour autant qu'on puisse dire que j'avais à l'époque une telle volonté. Je voulais écrire d'énormes pavés naturalistes au dénouement tragique, grouillant de descriptions détaillées et d'images

² « Ainsi Satan s'avavançait avec difficulté et un labeur pénible ; il s'avavançait avec difficulté et labeur. » (Milton, *Le Paradis perdu*, livre II, trad. Chateaubriand.) (N.d.T.)

qui prennent au ventre, avec un certain nombre de morceaux de bravoure où les mots sont employés pour la seule magie de leur sonorité. Et d'ailleurs, mon premier roman achevé, *Burmese Days*³ que j'ai écrit à trente ans mais dont j'avais depuis longtemps le projet – correspond assez à ce type de livre.

Si je fournis tous ces renseignements sur ma personne, c'est qu'il est, je crois, impossible d'apprécier les raisons qui poussent un homme à écrire sans savoir quelque chose de ses premiers pas dans la vie. Les sujets qu'il sera amené à traiter seront déterminés par l'époque à laquelle il vit – cela étant vrai, à tout le moins, pour les époques d'agitation et de révolution, comme la nôtre – mais avant même d'avoir commencé à écrire quoi que ce soit, il aura développé un certain nombre de dispositions émotionnelles dont il ne s'affranchira jamais complètement. Il lui revient, assurément, de discipliner son tempérament et de ne pas rester figé à un stade immature, ou englué dans quelque idée fixe ; mais s'il se libère définitivement de ses premières influences, il tue du même coup ce qui en lui le pousse à écrire. Hormis la nécessité de gagner sa vie, je vois pour ma part quatre raisons majeures d'écrire – d'écrire de la prose, en tout cas. Ces raisons, qui existent à divers degrés chez tout écrivain et dont les proportions peuvent varier dans le temps chez un même écrivain, en fonction de son environnement, sont les suivantes :

I. Le pur égoïsme. Désir de paraître intelligent, d'être quelqu'un dont on parle, de laisser une trace après sa mort, de prendre une revanche sur les adultes qui vous ont regardé de haut quand vous étiez enfant, etc. il serait tout à fait incongru de prétendre que ceci ne représente pas une raison, et une raison très forte. Les écrivains la partagent avec les savants, artistes, hommes politiques, juristes, soldats, capitaines d'industrie – bref, tout ce qui forme la crème de l'humanité. Dans leur grande masse, les hommes ne sont pas, à proprement parler, égoïstes. Arrivés à l'âge trente ans, ils abandonnent toute ambition personnelle – et dans bien des cas, du même coup, toute prétention à exister en tant qu'individus – et vivent essentiellement pour les autres, quand ils ne se trouvent pas simplement pris au piège du travail quotidien. Mais il y a, à côté de cela, une minorité de gens doués et déterminés, bien décidés à vivre jusqu'au bout leur propre vie ; c'est dans cette catégorie que se rangent les écrivains. Les écrivains dignes de ce nom, selon moi, sont dans leur ensemble plus vaniteux et égocentriques que les journalistes, quoique moins intéressés par l'argent.

II. L'enthousiasme esthétique. La perception de la beauté du monde extérieur ou, par ailleurs, de celle des mots et de leur agencement. Le plaisir pris aux rencontres des sonorités, à la densité d'une bonne prose ou au rythme d'un bon récit. Le désir de faire partager une expérience que l'on juge intéressante

³ *Une histoire birmane.*

et qu'il serait dommage de négliger. Chez beaucoup d'écrivains, la motivation esthétique est très atténuée, mais même sous la plume d'un pamphlétaire ou d'un compilateur de textes scolaires on trouvera des mots et des expressions revenant avec insistance, sans autre raison qu'une prédilection personnelle. Il peut s'agir également de préférences portant sur la typographie ou la mise en pages, par exemple. Dès que l'on se hausse au-dessus de l'indicateur des chemins de fer, il n'est pas de livre totalement dénué de considérations esthétiques.

III. L'inspiration historique. Désir de voir les choses telles qu'elles sont, de découvrir la vérité des faits et de la consigner à l'usage des générations futures.

IV. La visée politique – le mot politique étant ici pris dans son acception la plus large. Désir de faire avancer le monde dans une certaine direction, de modifier l'idée que se font les autres du type de société pour lequel il vaut la peine de se battre. Là encore, aucun livre n'est totalement dénué d'intention politique. L'idée selon laquelle l'art ne devrait rien avoir à faire avec la politique est elle-même une prise de position politique.

On voit très bien à quel point les motivations que je viens d'énoncer sont antagonistes et susceptibles de varier selon les individus et les époques. Par nature – si l'on considère la nature de quelqu'un comme l'ensemble des dispositions acquises avant l'âge adulte – j'ai en moi une très forte prépondérance de trois premières motivations sur la dernière. En des temps paisibles, j'aurais pu écrire des livres fleuris ou purement descriptifs et rester parfaitement ignorant de mes véritables tendances politiques. Mais en fait, par la force des choses, je suis devenu une sorte de pamphlétaire. J'ai d'abord passé cinq années à exercer un métier pour lequel je n'étais absolument pas fait – dans les rangs de la Police impériale des Indes, en Birmanie – puis j'ai connu la misère et le sentiment de l'échec. Cela a contribué à exaspérer mon dégoût naturel de toute autorité et à m'ouvrir les yeux sur la condition faite aux classes laborieuses. Mon expérience birmane m'avait sans doute quelque peu éclairé sur la véritable nature de l'impérialisme. Mais malgré tout cela, je me trouvais encore privé d'orientation politique bien précise. Il y eut ensuite Hitler, la guerre civile espagnole et d'autres événements. À la fin de l'année 1935, je n'avais toujours pas réussi à me décider fermement. Je me souviens d'un petit poème écrit vers cette époque et dans lequel j'exprimais alors mon dilemme :

Heureux curé, j'aurais pu l'être
Voici cent ou deux cents ans,
A menacer mes ouailles de l'enfer
Et à regarder mes noyers pousser.

Mais, né, hélas, en un temps mauvais,
Ce havre de grâce j'ai manqué.
Une moustache m'est poussé sous le nez
Alors que tous les curés sont rasés.

Puis, c'était encore le bon temps,
Nous étions si faciles à contenter,
Nous bercions nos pensers troublés
Jusqu'à les endormir, dans le giron des arbres.

En toute ignorance nous osions posséder
Les plaisirs que nous dissimulons aujourd'hui ;
Le verdier perché sur la branche du pommier
Avait de quoi faire trembler mes ennemis.

Mais les ventres des filles et les abricots,
le gardon tapi dans la rivière ombreuse,
Les chevaux, les envols de canards matinaux,
Un rêve, rien qu'un rêve.

Il est désormais interdit de rêver ;
Nos plaisirs, on les castre ou on les cache.
Les chevaux sont en acier chromé
Chevauchés par de petits hommes replets.

Je suis celui qui jamais ne proteste,
L'eunuque privé de harem.
Entre le prêtre et le commissaire,
Je m'avance, tel Eugene Aram.

Et le commissaire politique me prédit l'avenir
Au son de la radio,
Mais le prêtre m'a promis une Austin Seven
Car Duggie paie toujours⁴.

J'ai rêvé que j'habitais des palis de marbre
Et me suis réveillé pour découvrir que c'était bien réel.
Je n'étais pas né pour une pareille époque ;
Mais Smith, mais Jones, l'étaient-ils ? Et vous mêmes ?⁵

La guerre d'Espagne et les événements de 1936-1937 remirent les pendules à l'heure et je sus dès lors où était ma place. Tout ce que j'ai écrit d'important depuis 1936, chaque mot, chaque ligne, a

4 « Duggie paie toujours » : slogan publicitaire d'un bookmaker alors fameux, Douglas Stewart. (N.d.T)

5 Ce poème parut pour la première fois dans l'*Adelphi*, en décembre 1936.

été écrit, directement ou indirectement, *contre* le totalitarisme et *pour* le socialisme démocratique tel que je le conçois. Dans une époque comme la nôtre, il me paraît inimaginable que l'on puisse, si l'on écrit, s'abstenir d'aborder ces problèmes. D'une manière ou d'une autre, on y est toujours ramené. Toute la question est de savoir quel camp on choisit et quelle méthode on adopte. Et plus on a conscience de ses propres partis pris politiques, plus on a de chances d'agir politiquement sans rien renier de sa personnalité esthétique ou intellectuelle.

Ce à quoi je me suis le plus attaché au cours de ces dix dernières années, c'est à faire de l'écriture politique un art à part entière. Ce qui me pousse au travail, c'est toujours le sentiment d'une injustice, et l'idée qu'il faut prendre parti. Quand je décide d'écrire un livre, je ne me dis pas : « Je vais produire une œuvre d'art. » J'écris ce livre parce qu'il y a un mensonge que je veux dénoncer, un fait sur lequel je veux attirer l'attention et mon souci premier est de me faire entendre. Mais il me serait impossible d'écrire un livre, voire un article de revue de quelque importance, si cela ne représentait pas aussi pour moi une expérience esthétique. Quiconque prendra la peine de se pencher sur ma production conviendra que, même dans les cas où il s'agit de propagande caractérisée, on y trouve nombre d'éléments qu'un politicien professionnel jugerait parfaitement superfétatoires. Je ne peux ni ne veux sacrifier la vision du monde que j'ai acquise dans mon enfance. Tant que je demeurerai en vie, je resterai attentif aux problèmes stylistiques de la prose, je persisterai à aimer la surface de la terre et je conserverai mon attachement aux simples objets matériels et aux connaissances inutiles. Il serait vain de chercher à abolir cette part de moi-même. Il s'agit de concilier les goûts et les dégoûts définitivement enracinés en moi avec les activités essentiellement publiques, non individuelles, que l'époque impose à chacun d'entre nous.

Ce n'est pas facile. Cela pose des problèmes de construction et de langage, et cela pose aussi sous un jour nouveau le problème de la vérité. Un simple exemple, assez grossier, vous donnera une idée de la difficulté qui se présente. Mon livre sur la guerre civile espagnole, *Homage to Catalonia*⁶, est, cela va de soi, un livre ouvertement politique. Dans l'ensemble, il a cependant été écrit avec un certain recul, un certain souci de la forme. J'ai vraiment fait de mon mieux pour dire la vérité pleine et entière sans rien abdiquer de mes instincts littéraires. Mais l'ouvrage contient notamment un long chapitre truffé d'extraits de presse et autres documents du même ordre, écrit pour défendre les trotskistes accusés de collusion avec Franco⁷. De toute évidence, un tel chapitre, qui au bout d'un an ou deux perd nécessairement tout intérêt pour le lecteur moyen, est de nature à compromettre la qualité du livre. Un critique, que par ailleurs je respecte, m'a dûment sermonné à ce sujet. « Pourquoi, m'a-t-il dit, avoir rajouté tout ce fatras ? Vous avez transformé ce qui aurait pu être un bon livre en banal travail

⁶ *Hommage à la Catalogne*.

⁷ Dans la traduction française ce chapitre a été, selon le désir d'Orwell, reporté en appendice. (N.d.T.)

journalistique. » Il avait raison, mais je ne pouvais pas faire autrement. Je me trouvais savoir ce que fort peu de gens en Angleterre avaient eu la possibilité de savoir : je savais que des innocents étaient accusés à tort. Si je n'avais été indigné par une telle injustice, jamais je n'aurais écrit ce livre.

Ce problème se pose à chaque instant sous une forme ou une autre. Quant au problème du langage, il est plus délicat à cerner et nécessiterait un trop long examen. Je dirai simplement que, ces dernières années, je me suis efforcé, dans mon écriture, de bannir le pittoresque au profit de l'exactitude. En tout cas, j'estime que, dès lors que l'on a réussi à mettre au point une certaine manière d'écrire, celle-ci commence à devenir une gêne. *Animal Farm*⁸ est le premier livre où je me sois, en pleine connaissance de cause, efforcé de fondre en un même projet l'art et la politique. Cela fait maintenant sept ans que je n'ai pas écrit de roman, mais j'espère en écrire un dans un proche avenir. Ce sera nécessairement un ratage – tout livre est un ratage – mais je vois assez bien le genre de livre que j'ai envie d'écrire.

Relisant ce qui précède, je m'aperçois que j'ai pu donner l'impression d'être un écrivain exclusivement gouverné par son « engagement ». je ne veux pas laisser le lecteur sur une telle impression. Tous les écrivains sont imbus d'eux-mêmes, égoïstes et paresseux, et au plus profond de leurs motivations se cache un mystère. Écrire un livre est un combat effroyable et éreintant, une sorte de lutte contre un mal qui vous ronge. Nul ne se lancerait dans une pareille entreprise s'il n'y était poussé par quelque démon auquel il ne peut résister, et qu'il ne peut davantage comprendre. Car ce démon se confond, bien entendu, avec l'instinct qui pousse le petit enfant à brailler pour que l'on s'occupe de lui. Et à côté de cela, il est aussi vrai que l'on ne peut rien écrire de lisible sans s'efforcer constamment d'effacer sa propre personnalité. Je ne peux dire avec certitude quelles sont mes plus fortes motivations, mais je sais lesquelles méritent de m'inspirer. Et lorsque je considère mon travail, je constate que c'est toujours là où je n'avais pas de visée politique que j'ai écrit des livres sans vie, que je me suis laissé prendre au piège des morceaux de bravoure littéraire, des phrases creuses, des adjectifs décoratifs, de l'esbroufe pour tout dire.

George Orwell.

George Orwell (trad. par Anne Krief, Michel Pétris et Jaime Semprun), *Dans le ventre de la baleine et autres essais (1931-1943)*. Paris : Éditions Ivrea, Éditions Encyclopédie des Nuisances, 2005, p. [9]-19.

⁸ *La Ferme des animaux*.